moins au fond des cœurs. Pourtant ces deux époux, malgré l'éclat de leur rang et les mille attraits de la jeunesse, ne représentent point la souveraineté en exercice : il leur manque d'être le soleil, et les Anglais ne se contentent pas des rayons qui en émanent. Pour ce peuple essentiellement monarchique l'occupant du trône en a seul le prestige. C'est pourquoi en l'absence de la reine, malgré les *levers* tenus par le prince de Galles et les réceptions auxquelles préside la princesse, Buckingham Palace est devenu morne.

Aussi Victoria, sensible enfin aux plaintes depuis longtemps exprimées, se montre-t-elle de nouveau quelque peu en public.

I

LEVERS ET BALS.

Cette année (1876), il y a eu, outre les *drawing-rooms*, plusieurs bals et concerts. Mais la veuve, tout en reparaisant parfois, porte toujours dans son attitude ses ineffaçables souvenirs.

Du reste, ce n'est pas seulement Victoria elle-même et les circonstances intimes de son cœur et de son entourage qui soient changées. La cour d'Angleterre aussi va subissant depuis quelque temps une véritable métamorphose. De toute aristocratique qu'elle était, sa composition devient peu à peu beaucoup moins exclusive.

Lors de l'avènement de la jeune reine, y allaient seulement par droit de naissance les petits-enfants des pairs. Là s'arrêtait la ligne de démarcation nobiliaire, établie en ce moment. Car le souverain du jour règle l'étiquette sociale qui l'entoure. Ces limites connues, les nouvelles personnes qui désirent présenter leurs devoirs à la royauté, n'ont qu'à envoyer leurs noms au chambellan. Celui-ci en dresse la liste qu'il soumet ensuite à la reine. Victoria avait coutume de l'examiner minutieusement. Avant d'agrée une présentation, elle se faisait donner des renseignements exacts ; tantôt sur la réputation d'une femme, tantôt sur la naissance équivoque d'une jeune per-

sonne. La moindre tache sur l'une ou l'autre suffisait pour faire écarter la demande. On prétend que le prince Albert, qu'elle consultait en tout, n'était guère moins rigide que sa femme. Outre les personnes qui se présentaient aux réceptions de cour par droit de naissance, de tout temps tous les hommes occupant de hautes fonctions publiques avaient le privilège d'y aller. Parmi eux, comptaient non-seulement les grands fonctionnaires et les membres de la Chambre des communes, mais encore tout le personnel des deux armées de mer et de terre. Ainsi les députés vont-ils saluer leur souverain tous les ans. Les officiers lui rendent leurs hommages lors d'un retour de service dans les colonies, ou bien à l'occasion de leur promotion à un nouveau grade.

Lorsqu'ils obtiennent une charge, les hommes baisent la main de la reine,—on en voyait de jeunes que ce privilège transportait ;—dans les autres occasions, ils saluent simplement, et le souverain profite du moment, soit pour adresser quelques paroles aimables à l'un ou à l'autre, soit pour témoigner un déplaisir quelconque. Il y a eu des rois qui abusaient de la facilité offerte. Lorsque O'Connell se présenta pour la seconde fois, à l'époque où il s'efforçait d'obtenir l'émancipation des catholiques, Georges IV en le voyant passer, détourna la tête et dit à une personne de son entourage : "Audiable ce drôle ! Que vient-il faire ici ? *Damn that fellow ! What does he come here for ?*"

Les femmes ont le rôle le plus difficile, au moment des présentations. Après avoir baisé la main de la reine, ou fait la révérence, si c'est une seconde réception, elles doivent se retirer à reculons et de manière à ne point déranger l'élégance de la traîne qu'un chambellan ramasse. Aussi est-ce là l'accueil des débutantes, et celles-ci, après s'être bien exercées auparavant, arrivent toujours un peu tremblantes pour la première fois en face de la majesté assise. La reine embrasse les paires.

Les familles des hommes appartenant à toutes les catégories sociales signalées plus haut comme paraissant aux *levers*, de leur côté

n'allaient pas en général autrefois à la cour. La dépense seule de la toilette exigée suffisait le plus souvent pour écarter une demande indiscrette, ou même pour tenir éloignées les filles pauvres de la noblesse. Dans le premier cas d'ailleurs il y aurait eu à redouter un refus humiliant. La plus simple toilette de cour, de rigueur pour une jeune fille, coûtait autrefois 800 francs, aujourd'hui le luxe envahissant oblige à une richesse de costume bien plus grande. Dans l'ancien temps, et sans exception, il fallait donc aux hommes naissance ou autre position officielle, et aux femmes naissance ou autre position jointe à une certaine fortune, pour être admis dans le cercle intime du souverain. Le génie même n'y avait point ses entrées.

Charles Dickens, au moment où tout Londres courait à ses représentations théâtrales en faveur de son ami défunt Douglas Jerrold, avait fait demander le patronage de la reine. Victoria dût s'excuser, alléguant la nécessité pour le souverain de ne point se prodiguer dans les cas individuels ; mais elle lui offrit, en revanche, le choix d'un salon au Palais dont il ferait ce qu'il voudrait, en lui permettant d'assister à la représentation. A cette gracieuse proposition, Dickens répondit qu' "il ne se sentait pas à l'aise, au point de vue de la position de ses filles en pareille circonstance à la cour." Mais alors il engagea Victoria à prendre son jour pour venir au théâtre particulier où il jouait, et dont il lui abandonnait la composition entière de l'auditoire. Elle accepta. La représentation terminée, elle fit demander Dickens afin de lui exprimer de vive voix sa reconnaissance du plaisir éprouvé. Encore une fois il refusa, sous prétexte de son costume de comédien ; mais en réalité parce qu'il ne voulait pas devoir à un hasard le privilège de se présenter devant le souverain. Victoria ne comprit pas, et avec la sincère admiration pour le talent qu'elle unit à une grande simplicité de caractère, elle chercha encore l'année suivante, en 1858, à l'attirer au Palais pour l'entendre lire. Dickens s'excusa de nouveau. Douze années plus tard, la reine témoigna le désir de voir quelques photo-